

---

## Du nouveau sur les rapports de Comte et de Saint-Simon ?

*New evidence about the Comte–Saint-Simon relationship ?*

**Michel Bourdeau**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3600>

DOI : 10.4000/ress.3600

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

### Éditeur

Librairie Droz

### Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2016

Pagination : 277-288

ISSN : 0048-8046

### Référence électronique

Michel Bourdeau, « Du nouveau sur les rapports de Comte et de Saint-Simon ? », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 54-2 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2019, consulté le 04 janvier 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3600> ; DOI : 10.4000/ress.3600

---

© Librairie Droz

# NOTE CRITIQUE

## DU NOUVEAU SUR LES RAPPORTS DE COMTE ET DE SAINT-SIMON ?

Michel Bourdeau (IHPST, Université Paris I Panthéon-Sorbonne – CNRS – ENS)

**Henri SAINT-SIMON, 2013, *Œuvres complètes*, édition critique présentée, établie et annotée par Juliette Grange, Pierre Musso, Philippe Régnier et Franck Yonnet, 4 vol., Paris, PUF, 3564 p.**

La nouvelle édition des œuvres complètes (OC) d'Henri Saint-Simon publiée aux PUF fera date non seulement pour les études saint-simoniennes mais plus généralement pour l'histoire des idées sous l'Empire et sous la première restauration. Outre un grand nombre d'inédits, le lecteur y trouve, dans un format extrêmement commode à la consultation, des œuvres jusqu'alors dispersées et le plus souvent presque inaccessibles, ainsi qu'un appareil de notes très fourni. Compte tenu des difficultés considérables qu'ils rappellent dans leur introduction – et dont le « schéma de la transmission des manuscrits et des imprimés rares » (OC, vol. 1, p. 64-65) permet de se faire une idée –, il faut remercier les éditeurs d'avoir entrepris ce travail aussi utile qu'ingrat. Ces quatre volumes constituent un outil de travail désormais indispensable pour une vaste catégorie de lecteurs, philosophes, sociologues, politologues, économistes ou historiens.

Le lecteur comprendra toutefois aisément que, dans le prolongement du dossier consacré dans ce numéro de la *Revue européenne des sciences sociales* à Auguste Comte, les pages qui suivent se concentrent vite sur la question toujours ouverte de ses rapports avec Saint-Simon. On sait en effet que le fondateur du positivisme en est rapidement venu à tracer un portrait peu flatteur du « célèbre jongleur, [...] aussi superficiel qu'immoral » (Comte, 1973-1990, t. 6, p. 324 – lettre à John McClintock du 7 août 1852) dont il fut un temps le secrétaire ; mais on sait aussi que ce ne fut pas toujours le cas et que le jeune polytechnicien ne tarissait pas d'éloges pour cet « excellent homme [qu'était le] Père Simon » (*ibid.*, t. 1, p. 27 – lettre à Pierre Valat du 17 avril 1818). C'est ainsi que la dispute n'est toujours pas réglée entre ceux qui, comme Durkheim, ne voudraient voir en Comte qu'un simple saint-simonien et ceux qui, comme Henri Gouhier, rejettent cette interprétation. Les introductions aux tomes deux et trois se flattent d'apporter sur la question un éclairage nouveau mais, s'il est vrai que l'édition rend un service inestimable à tous ceux qui s'intéressent à la formation de la pensée de Comte, en offrant les éléments permettant de juger sur pièces, elle prend en revanche des positions problématiques sur la question épineuse des attributions, positions d'autant plus regrettables que le succès mérité de l'édition tendra à continuer à accréditer une fausse image des rapports de Comte et de Saint-Simon.

Avant d'aborder ce point, il convient toutefois de dire quelques mots de l'ensemble de l'ouvrage. Le premier volume (1802-1812), correspond au premier Saint-Simon, le moins bien connu. On y trouve des textes réédités pour la première fois (*Lettres d'un habitant de Genève à l'humanité*, 1802), ou qui ne l'avaient pas été depuis plus de cent cinquante ans (*l'Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1808), et encore de façon très partielle (les lettres dites *Lettres au bureau des longitudes*, 1808), ainsi que la contestation avec Sigismund E. von Redern, son ancien associé dans la spéculation sur les biens nationaux (300 pages pour la plupart inédites et reposant sur l'exploitation du fonds La Sicotière aujourd'hui dispersé). Le deuxième volume (1813-1818) contient le *Mémoire sur la science de l'homme* (1813), *De la réorganisation de la société européenne* (1815, avec Augustin Thierry), *L'Industrie* (1817, 300 pages, dont 100 de manuscrits). Le troisième (1819-1821) reprend *Le Politique* (1818-1819, 230 p.), *L'Organisateur* (1819-1820, 160 p.) puis le *Système industriel* (300 p.), qui lui succède immédiatement, à l'exclusion de la dernière partie, réservée pour le quatrième et dernier volume (1822-1825), qui contient, en outre, le *Catéchisme des Industriels* (1823-1824), puis le *Nouveau christianisme* (1825).

De ce bref aperçu se dégage déjà une certaine image de Saint-Simon. S'il existe dans son œuvre quelques grandes lignes de force, autour des rapports de la science et de la société, il est facile d'y distinguer différentes époques, qui correspondent plus ou moins au découpage des quatre volumes. La chute de l'Empire marque une nette césure. Le changement de régime politique s'accompagne d'un changement de régime dans la productivité. Avant cette date, un peu plus de 1 000 pages en 13 ans, dont une bonne partie de manuscrits inédits, à la rédaction plus ou moins élaborée, avec beaucoup de brouillons, de répétitions ; après, environ 1 800 en 11 ans. De plus, Saint-Simon n'est plus seul. Il mène une vie de publiciste ; il a des commanditaires, et même à la fin des disciples. Depuis 1807, il faisait appel à des secrétaires mais, après 1815, les recrues (Thierry, Comte, Olinde Rodrigues) ne sont pas les premiers venus (voir OC, vol. 4, p. 3313-3337). Cette activité accrue coïncide avec une évolution intellectuelle beaucoup plus rapide. En 1815, comme tous ceux qui ne sont pas « ultra », Saint-Simon est libéral, proche des rédacteurs du *Censeur européen*, et comme eux il admire Jean-Baptiste Say. À partir de 1818, il prend peu à peu ses distances à l'égard du libéralisme, auquel il oppose l'industrialisme, ce qui lui vaut de perdre le soutien de la plupart de ses commanditaires (Bourdeau et Fink, 2008). Cette évolution aboutit au *Catéchisme industriel*. Publié l'année suivante, quelques semaines avant sa mort, le *Nouveau Christianisme* marque une nouvelle étape dont il est difficile de dire où elle l'aurait mené.

Il faut avoir cherché à travailler sur Saint-Simon pour apprécier les services que rend la présente édition. Non seulement des textes jusqu'alors dispersés ou inaccessibles sont maintenant facilement consultables, mais elle y ajoute près d'un quart d'inédits et un riche appareil critique. Elle contribuera en particulier à mieux faire connaître le Saint-Simon occupé de science et d'encyclopédie, trop souvent délaissé au profit du théoricien de l'industrie. Certes, tout n'est pas d'un égal intérêt. Il y a beaucoup

d'écrits de circonstances. On regrettera l'absence de table des matières détaillées (la pagination des différentes lettres qui composent *L'Organisateur* ; ou la structure, ô combien complexe, du *Mémoire sur la science de l'homme*), qui en aurait grandement facilité la consultation. Le travail des éditeurs n'en reste pas moins extrêmement méritoire et on peut d'ores et déjà tenir pour établi que ces volumes vont contribuer à affiner et, sur certains points, à renouveler notre connaissance de Saint-Simon.

Pour en venir à la question des rapports de Comte et de Saint-Simon, le mieux est de commencer par prendre la mesure de la complexité de la situation et par fixer quelques repères. Une fois présentée la position adoptée par les éditeurs, j'essaierai de montrer la faiblesse des arguments qu'ils avancent, ce qui amènera à se demander : est-on autorisé à affirmer que, autour de 1819-1820, Comte travaillait à un ouvrage sur la politique positive ? Ce qui amènera aussi à dire quelques mots sur la place qu'il convient d'accorder, dès cette époque, à Condorcet dans la formation de la pensée de Comte.

### I. Quelques repères

Pour comprendre la complexité de ce qui touche aux rapports de Comte et de Saint-Simon, il convient de se replonger dans l'atmosphère de l'époque. On a du mal en effet à se représenter aujourd'hui l'effervescence intellectuelle qui a suivi la chute de l'Empire. Après la chute de Napoléon, c'était une véritable bouffée d'air frais. Grâce à des lois sur la presse un temps assez libérales, les publications de toute sorte – périodiques, semi-périodiques, brochures, opuscules –, se sont soudain mises à proliférer. C'est ainsi que, pour cette époque, l'œuvre de Saint-Simon se présente sous la forme d'un véritable maquis où même le lecteur le plus averti a souvent du mal à s'y retrouver. Les descriptions qu'en donnent les éditeurs prennent souvent une dizaine de pages (pour *L'Industrie* : OC, vol. 2, p. 1423-1436 ; pour les deux premières parties du *Système industriel* : OC., vol. 3, p. 2328-2338 ; la situation est signalée dès le début : OC, vol. 1, p. 2-4). Une autre difficulté, qui ne nous occupera pas directement mais qu'il y a lieu de garder présente à l'esprit, porte sur la notion de saint-simonisme. Le mouvement a en effet ceci de singulier que, à l'exception de Rodrigues et de Barthélemy-Prospér Enfantin, la plupart des saint-simoniens (Saint-Amand Bazard, Hippolyte Carnot, Michel Chevalier) n'avaient pas connu « le père Simon ». D'où cette situation bizarre évoquée dans les lettres adressées par Comte à Chevalier et à Armand Marrast en 1832 : alors que ses correspondants n'avaient pas connu personnellement celui dont ils se réclamaient, lui, qui n'était pas saint-simonien, avait été un temps très intime avec le maître. Bien plus, comme le rappelaient quelques années plus tôt les auteurs de l'*Exposition*, « le travail d'A. Comte [...] a servi à plusieurs d'entre nous d'introduction à la doctrine de Saint-Simon » (Bazard et al., 1832, p. 273).

Comte est entré au service de Saint-Simon à l'été 1817 (après Thierry) et a rompu avec lui en 1824, de sorte que nous n'aurons à nous occuper que de cette seule période. Ses premières lettres témoignent de l'ascendant naturel exercé par l'ancien aristocrate sur ses collaborateurs. Par la façon informelle dont il les traitait, il savait les mettre à l'aise, en même temps que la vivacité de son esprit leur offrait un puissant stimulant intellectuel. Si Saint-Simon était un remarquable éveillé d'esprits, doué d'un grand pouvoir de séduction, c'était aussi une intelligence singulièrement brouillonne, et composer un ouvrage n'était à l'évidence pas son fort. Il donne souvent l'impression d'écrire au fil de la plume, dans la précipitation et l'improvisation. Il annonce un plan pour l'oublier aussitôt (OC, vol. 2, p. 1746, n. 9). Des deux premières parties du *Système industriel*, les éditeurs notent que leur mode de publication «rend difficile d'identifier les originaux et, par suite, de comprendre la composition d'ensemble» (OC, vol. 3, p. 2378); de même la troisième partie est composée «de quatre éléments disparates, [...] sans plan apparent». (OC, vol. 4, p. 2755). Ce mode de composition en accordéon peut s'expliquer par les pressions incessantes auxquelles sont soumis les directeurs de publication périodique, mais la composition du *Mémoire sur la science de l'homme*, où les observations s'emboîtent dans des termes qui s'emboîtent à leur tour dans des époques, montre que le problème vient de plus loin. De plus, comme le remarque Gouhier, Saint-Simon «publie à mesure qu'il a de la copie, et même de la copie aux deux sens du mot» (Gouhier, 1931, p. 109). On comprend que, le moment d'enthousiasme passé, Comte se soit peu à peu lassé de ce type de collaboration, où les positions de supérieur et de subordonné restaient bien marquées.

L'arrivée du nouveau secrétaire, en 1817, s'accompagne d'une inflexion sensible dans le positionnement politique de Saint-Simon. Au temps de sa collaboration avec Thierry, c'est un libéral, que rien ne sépare de Charles Comte et de Charles Dunoyer, les rédacteurs du *Censeur européen*. Mais le programme de réformes exposé dans le troisième volume de *L'Industrie* inquiète ses commanditaires et le contraint à s'expliquer: «on nous reproche d'avoir, dans notre troisième volume, perdu le fil de notre ancienne direction» (OC, vol. 2, p. 1596). Il ne semble pas que Comte ait été pour grand chose dans cette évolution. Le départ de Thierry tient à un désaccord doctrinal: à son patron qui lui déclare «je ne conçois pas d'association sans le gouvernement de quelqu'un», il rétorque «et moi je ne conçois pas d'association sans liberté» (cité par Halévy, 1938, p. 40-41)<sup>1</sup>. Comte va tout au plus le conforter dans cette voie. Au moment de leur rencontre, les deux hommes étaient prédisposés à s'entendre, et le jeune polytechnicien a bien conscience de voir de nouveaux horizons s'ouvrir à lui: «mon esprit a fait

1 On notera qu'à la lecture proprement politique du bref dialogue s'en surajoute une autre, relative aux rapports interpersonnels; de ce dernier point de vue, au moment de sa rupture, on imagine fort bien Comte tenant ce même propos à Saint-Simon: «Je suis très porté à la fraternité mais je ne souffre pas la paternité, surtout dans un philosophe» (Comte, 1973-1990, t. I, p. 143: lettre à Gustave d'Eichthal du 10 décembre 1824).

plus de chemin depuis six mois que dure notre liaison qu'il n'en aurait fait en trois mois si j'avais été seul» (Comte, 1973-1990, t. 1, p. 28 – lettre à Valat du 17 avril 1818). Mais l'enthousiasme initial s'éteint peu à peu. Autour de 1819-1820, Comte estime avoir fait le tour de son mentor et la relation lui pèsera de plus en plus. Pour différentes raisons, en particulier pour ne pas inquiéter ses parents, il avait été convenu qu'il ne signerait pas ses articles. Son nom apparaît pour la première fois le 17 juillet 1819, en bas d'un compte rendu publié dans *Le Censeur européen*. À la même époque, ses articles du *Politique* sont suivis de «B. [pour Boyer, le nom de sa mère], ancien élève de l'école polytechnique». Les chemins des deux hommes, un temps confondus, commencent à se séparer et le 6 septembre 1820, annonçant à son ami Valat l'envoi du «paquet de [s]es œuvres politiques» de l'année écoulée, Comte ajoute «j'aurais soin de t'indiquer exactement ce qui est de ma façon et ce qui est de celle de Saint-Simon» (*ibid.*, p. 69). Un peu plus bas, il poursuit : «Quant à moi, je signerais avec plaisir, ne fût-ce que pour faire connaître à un plus grand nombre [...] ma petite capacité» (*ibid.*). Dès cette époque, donc, il y a une façon de Comte bien distincte de celle de son patron. L'ancien aristocrate et son secrétaire n'en restent pas moins très proches. Quand, suite à la publication, en novembre 1819, de la fameuse «parabole», Saint-Simon est poursuivi pour offense à la famille royale (OC, vol. 3, p. 2103-2105 et p. 2261 et suiv.), Comte l'aide à préparer sa défense et se perçoit même comme partie prenante : «nous avons eu un procès dont nous sommes victorieusement sortis» (Comte, 1973-1990, t. 1, p. 28 – lettre à Valat du 17 avril 1818). Quand Saint-Simon tente de se suicider, le 6 mars 1823, alors que les dissensions avaient déjà éclaté, Comte se précipite pour le secourir (OC, vol. 4, p. 3329) ; il semble même qu'à cette date il habite chez Saint-Simon (Pickering, 1993, p. 231).

Il faudra donc attendre le dernier épisode de «l'affaire» de l'opuscule fondamental, en 1824, pour en venir à une rupture, qui sera en revanche définitive. Les circonstances de «cet événement [qui] devait arriver tôt ou tard» (Comte, 1973-1990, t. 1, p. 82 – lettre à d'Eichthal du 1<sup>er</sup> mai 1824) étant assez bien connues et ne prêtant pas à controverse, il est inutile de les retracer en détail<sup>2</sup>. On s'accorde à reconnaître que les divergences doctrinales n'ont joué au fond qu'un rôle mineur. Pour Gouhier, les deux hommes «ne se sont nullement brouillés pour des idées, mais pour une question d'édition. Ce fut une querelle entre un auteur et un directeur de collection» (Gouhier, 1941, p. 378). Gouhier fait de la position de directeur occupée par Saint-Simon «le principe du conflit» (*ibid.*, p. 367). Selon Pickering (1993, p. 237-238), les relations avec Redern ou avec Thierry attestaient déjà, chez Saint-Simon, de cette volonté de diriger<sup>3</sup>. Une relation entre égaux étant impossible,

2 Voir Pickering, 1993, p. 192-244, et Gouhier, 1941, p. 336-384. Les deux récits diffèrent quelque peu dans leur conclusion et l'on préférera celui de l'historienne nord-américaine. Comme elle le fait remarquer (p. 224 et p. 240-241), dans cette affaire, nous ne disposons du témoignage que d'un seul des intéressés et Gouhier s'en tient trop au point de vue de Comte.

3 Les éditeurs de Saint-Simon voient également là «un geste de réaffirmation de son hégémonie

la rupture était inévitable ; ce qui ne l'était sans doute pas, en revanche, c'est le processus d'« idéalisation à rebours », pour parler comme Gouhier, qui allait s'ensuivre.

Même s'il s'agit d'un simple « acte de complaisance », destiné à modifier les dispositions de Saint-Simon à son égard (l'association rompue, Comte se retrouvait seul et sans ressource), l'*Avertissement* placé en tête de l'édition de 1824, et où Comte se présentait encore comme élève de ce dernier, décrit assez bien, dans certains de ses passages, la situation<sup>4</sup>. Alors que pour Saint-Simon, la réorganisation de la société passait par une double série de travaux, « de caractère opposé mais d'égale importance », Comte s'est « exclusivement attaché à systématiser, à développer et à perfectionner la partie des aperçus de ce philosophe qui se rapporte à [la première série, à savoir] la direction scientifique » (Gouhier, 1941, p. 373 ; voir la lettre de Comte à d'Eichthal du 1<sup>er</sup> mai 1824 précitée). Comme il le reconnaissait volontiers en adressant le volume à son ami Valat : « je dois certainement beaucoup intellectuellement à Saint-Simon, c'est-à-dire qu'il a puissamment contribué à me lancer dans la direction philosophique que je me suis créée nettement aujourd'hui, et que je suivrai sans hésitation toute ma vie » (Comte, 1973-1990, t. 1, p. 90 – lettre du 21 mai 1824).

## 2. La question des attributions

Entre autres mérites de la présente édition, les introductions des tomes II et III signalent l'éclairage nouveau apporté sur le sujet des rapports de Comte et de Saint-Simon (OC., vol. 2, p. 1054 et vol. 3, p. 1809). Si un tel problème ne se pose ni dans le cas de Thierry ni dans celui de Rodrigues, c'est que, parmi les collaborateurs de Saint-Simon, le fondateur du positivisme occupe une place à part. Ce n'est pas seulement celui qui est resté le plus longtemps à ses côtés, c'est aussi sans doute celui dont il a été le plus proche, ne serait-ce que parce que l'auteur de l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle* avait reconnu en lui la volonté de « réarticuler le projet politique devenu prioritaire avec le projet plus ancien et plus fondamental de nouvelle encyclopédie » (OC, vol. 4, p. 2866). C'est cette très grande proximité qui est source de problèmes récurrents.

Pour qui a fréquenté les écrits de Comte, la lecture de ces textes permet de mieux mesurer l'ampleur de la dette contractée par celui-ci. Elle ne se limite pas à la seule direction générale et l'on est surpris de retrouver, au début du quatrième cahier du *Catéchisme des industriels* (OC, vol. 4, p. 2979-2980) les « trois phases septennales » (sept, quatorze et vingt et un ans) qui, selon le *Système de politique positive* (OC, vol. 4, p. 261), conduisent de la naissance à la virilité. De même, l'idée que l'ordre logique des temps n'est pas le *passé-le présent-le futur*, mais le *passé-le futur-le présent*, est clairement dégagée en

et de son statut de directeur de la publication » (OC, vol. 4, p. 2866).

4 Conformément aux intentions formulées par Comte dès cette époque, l'édition de 1851 ne reproduit pas ce texte, qu'on trouvera dans Gouhier, 1941, p. 373-734.

1813, dans le *Mémoire sur la science de l'homme* ; il en va de même encore pour l'« important principe » qui veut qu'avant de réformer les institutions, il faut commencer par réformer les pensées, et qui pose que procéder dans un autre ordre est révolutionnaire et stérile (OC, vol. 2, p. 1550). Les exemples pourraient être multipliés sans difficulté et il serait utile d'en dresser une liste, sinon exhaustive, du moins plus complète.

Toutefois, reconnaître que Saint-Simon a joué un rôle clé dans le développement intellectuel de Comte est une chose, savoir quels textes, parmi ceux publiés au temps de leur collaboration, attribuer à l'un et à l'autre en est une autre, et, sur ce dernier point, il est difficile de suivre les éditeurs. L'innovation est en effet de taille, puisqu'ils retirent à Comte, pour l'attribuer à Saint-Simon, le troisième Cahier de *L'Industrie* (1817), que, depuis Henri Fournel (1833), on tenait pour écrit par Comte, ainsi que les deux lettres de *L'Organisateur* que ce dernier a republiées en 1854 dans l'appendice du *Système* sous le nom de *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne*. De plus, ils semblent ignorer qu'une bonne partie du quatrième essai du quatrième cahier du *Politique*, qu'ils donnent comme un inédit de Saint-Simon, avait déjà été publiée en 1882 par Pierre Laffitte.

Il est difficile de résumer les diverses considérations avancées aux pages 1429-1432 pour « restituer à Saint-Simon la responsabilité auctoriale » du troisième tome de *L'Industrie* que tout le monde jusqu'alors (Fournel, d'Eichthal, Nicolas-Gustave Hubbard, les éditeurs de 1865 ; voir Gouhier, 1941, p. 173) s'accordait, du moins pour les trois premiers cahiers, à attribuer à Comte<sup>5</sup>. Dans la mesure où ce dernier, qui venait tout juste de prendre ses fonctions, se contente de mettre en forme des idées, ou si l'on préfère des matériaux qu'il emprunte à son aîné, on comprend que les éditeurs aient choisi de republier ce texte car, de ne pas le faire, ils auraient donné de la pensée de Saint-Simon à cette époque une image tronquée. Mais cela constitue-t-il un argument pour enlever à Comte ce qu'on lui accorde depuis longtemps, à savoir la rédaction d'une bonne partie de ce volume ?

Le cas de la *Sommaire appréciation* est un peu différent puisque Comte en avait publiquement revendiqué la paternité dès 1838, sans soulever la moindre protestation<sup>6</sup>. Les motifs invoqués pour attribuer ces lettres à Saint-Simon sont particulièrement faibles. « Nul doute [...] que Saint-Simon ne soit le principal rédacteur et l'inspirateur de l'ensemble » font valoir les éditeurs. De l'ensemble, certes, personne n'a songé à le mettre en doute ; mais la question porte sur quelques unes des lettres et non sur l'ensemble. Or les éditeurs se gardent bien d'aborder ce point<sup>7</sup>. Cette fois encore, on concédera volontiers que, pour préserver l'éco-

5 Le seul indice matériel fourni (OC, vol. 3, p. 1785, n.251) est le manuscrit d'un article, de la main de Saint-Simon.

6 Voir Comte 2012 (1840), p. 23, n. 1. Sur la question de savoir s'il ne faut pas lui attribuer quelques autres passages de *L'Organisateur*, voir Gouhier, 1941, p. 286-288.

7 Voir OC, vol. 3, p. 2681, n. 200, où la position de Mary Pickering est présentée de façon tout à fait unilatérale, le jugement de l'historienne nord-américaine s'accordant avec celui d'Élie Halévy : Comte, conclut-elle, « *undeniably took many of Saint-Simon's ideas, but he gave them a new and*



nomie de l'ensemble, ils aient choisi de reproduire l'intégralité des lettres ; mais on ne voit pas en quoi cela autoriserait à refuser à Comte la paternité des pages qu'il a recueillies dans ses opuscules de jeunesse. Halévy, qu'on ne peut soupçonner de parti pris pro-comtien, considère comme allant de soi l'attribution à Comte de 1817 et de 1819. Il ajoute que « la théorie prend toute son ampleur et toute sa précision à partir du moment où c'est Comte qui la développe », et résume assez bien la situation : « il s'acquitta de la tâche qu'un autre lui avait assignée en véritable inventeur » (Halévy, 1938, p. 41 et p. 44-45).

Le dernier cas est de loin le plus complexe. Parmi les manuscrits du *Politique*, présentés comme des inédits, les pages 2055-2057 et 2063-2066 correspondent à peu près mot à mot à deux manuscrits appartenant à un ensemble publié dès 1882, que Laffitte, Gouhier, puis Pickering avaient longuement commentés, et attribuaient à Comte<sup>8</sup>. L'absence de toute mention à cette publication préalable est surprenante, Pickering (1993, p. 147-148, n. 29), qui semble avoir été la première à signaler l'importance du volume NAF 24606 de la BNF, sur lequel s'appuient les éditeurs, ayant déjà noté qu'il reprenait les textes publiés par Laffitte. L'existence de ces manuscrits publiés en 1882 est bien mentionnée dans la nouvelle édition, mais dans un autre contexte, en rapport avec *L'Organisateur* (OC, vol. 4, p. 2111, n. 1). Cette confusion fausse l'interprétation proposée et pourrait en particulier expliquer que leur présence dans les manuscrits du *Politique* n'ait pas été repérée. Les manuscrits publiés par Laffitte sont présentés comme servant à étayer une « conjecture » de la « philologie comtienne » (OC, vol. 3, p. 2102, p. 2111, p. 2251 et p. 2680) selon laquelle le jeune polytechnicien aurait travaillé autour de 1820 à un ouvrage sur la politique.

### 3. Le projet d'un essai sur la politique positive

Une fois établi que les inédits en question ne sont pas inédits, le problème de fond n'est donc pas pour autant résolu : est-on ou non autorisé à affirmer que Comte à cette date avait en chantier un essai sur la politique positive ? Il est assez clair que lui retirer la paternité de la *Sommaire appréciation* ou de certains des manuscrits de 1819 revient à supprimer autant de raisons de répondre par l'affirmative. Il faudrait à la place, estiment les éditeurs, « se rendre à l'idée raisonnable que les fragments conservés dans les papiers de Comte et ceux qui le sont dans les papiers de Saint-Simon auraient appartenu à un seul et même puzzle » (OC, vol. 3, p. 2252). Que faut-il en penser ? Il est vrai que, parmi les documents que nous a laissés Comte, aucun ne mentionne

*more extensive interpretation. He was justified in later life for feeling frustrated that the letters in L'Organisateur had not been properly attributed to him; historians even today base much of their exposition of Saint-Simon's theory of history on Comte's "Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne" »* (Pickering, 1993, p. 175).

8 Voir Comte, 1970, p. 467-471. Il semble qu'une partie des manuscrits que Gouhier et Pickering ont consultés ait disparu entre temps des collections de la Maison Auguste Comte. L'histoire, mouvementée, de cette collection reste à faire.

expressément un projet d'essai sur la politique<sup>9</sup>. En ce sens, nous ne disposons pas de preuve formelle et l'on peut parler de conjecture. Mais cette conjecture s'appuie sur un ensemble d'indices concordants et, pour parler la langue des juristes, l'on est fondé à penser qu'elle est établie au delà de tout doute raisonnable.

La date tout d'abord. Même si la datation figurant sur le manuscrit est postérieure à sa rédaction, elle est confirmée par la concordance avec les manuscrits du *Politique*, que les éditeurs datent de 1819 (OC, vol. 4, p. 3299). Tout concourt par ailleurs à faire des années 1819-1820 un tournant dans les rapports de Comte avec Saint-Simon et dans le développement de sa pensée. À commencer par son propre témoignage : en 1824, au moment de la rupture, il déclare à ses correspondants que, depuis quatre ou cinq ans, il n'avait plus rien à apprendre de celui qui avait été son mentor<sup>10</sup>. Les années passées auprès de Saint-Simon se décomposent en deux périodes assez nettement distinctes : à une période de formation (1817-1819) succède une période de collaboration où Comte est devenu intellectuellement autonome. L'ensemble des manuscrits publiés par Laffitte s'accorde avec cette périodisation, qu'ils confirment en témoignant du changement opéré<sup>11</sup>.

Second point : les textes qui nous sont parvenus autorisent-ils à attribuer à Comte un projet d'essai sur la politique positive ? Certes, aucun plan d'ensemble n'a été conservé mais les numéros portés en marge ou les indications de structure (introduction, second chapitre, troisième partie, appendice, etc.) montrent qu'ils étaient destinés à s'insérer dans un tout et les renvois à des développements dont nous n'avons pas la trace laissent penser que certains passages ont été perdus ; Pickering (1993, p. 148) émet même l'hypothèse qu'ils auraient pu être réutilisés dans les manuscrits du *Politique*. Les fragments les plus longs (*Considérations sur les tentatives qui ont été faites pour rendre positive la science sociale en la faisant dériver de quelque autre science ; Sur les travaux politiques de Condorcet*) signalent que le but est déjà celui de 1822 et constituent une claire anticipation de ce qui en sera la dernière partie, où ils seront même en partie textuellement repris (Comte, 1970, p. 479, n. 2).

9 Il existe toutefois une lettre d'Alix, la sœur de Comte, qui fait allusion à un projet de ce type ; voir Pickering, 1993, p. 147.

10 « Depuis quatre ans environ [...] il n'a eu plus rien à m'apprendre » (Comte, 1973-1990, t. I, p. 76 : lettre à Émile Tabarié du 5 mai 1824) ; « Depuis que je n'ai réellement plus rien à apprendre de M. de Saint-Simon, c'est-à-dire depuis quatre ou cinq ans » (*ibid.*, p. 80 : lettre à d'Eichthal du 1<sup>er</sup> mai 1824). Tout concorde pour situer en 1819, au plus tard en 1820, le moment où Comte s'est affranchi de la tutelle du maître. Voir encore la distinction entre « ce qui est de [s]a façon » et ce qui est de celle de Saint-Simon dans la lettre à Valat de septembre 1820 citée plus haut.

11 Déjà Émile Littré (1863, p. 13) estimait à deux ou trois ans le temps d'apprentissage de Comte auprès de Saint-Simon.

À ce faisceau d'indices convergents, les éditeurs des *Œuvres complètes* n'ont pas grand chose à opposer. Voir, dans les fragments de 1819 attribués à Saint-Simon, les morceaux d'un même puzzle, c'est oublier qu'ils ne se rapportent pas à L'Organisateur et appartiennent en fait à un autre ensemble, dont ils mettent en doute l'existence sans fournir d'arguments solides. Aussi «l'idée raisonnable» qui nous est proposée apparaît bien peu plausible. L'insistance sur le caractère conjectural des conclusions qu'autorisent les différents faits rappelés à l'instant sert avant tout, semble-t-il, à rendre plus vraisemblable l'attribution à Saint-Simon de textes généralement considérés comme comtiens, attribution dont on a vu qu'elle reposait sur des arguments très fragiles. Ainsi, quand il est dit que «la période 1819-1821 [...] voit une impressionnante maturation de la philosophie politique de l'auteur» (OC, vol. 3, p. 1810), on ne peut s'empêcher de se demander quelle part revient à Comte dans cette maturation. La question est encore plus pressante quand les éditeurs ignorent qu'il y a de bonnes raisons d'attribuer à Comte le «texte inachevé [qui] pose fortement le concept et l'expression de "politique positive"» (OC, vol. 3, p. 2054).

#### 4. Comte et Condorcet

Pour une enquête sur les rapports de Comte et de Saint-Simon, les manuscrits de 1819 présentent encore cet autre intérêt de contenir un long fragment «sur les travaux politiques de Condorcet». Ce texte, écrit alors que Comte travaillait encore avec Saint-Simon, confirme, si besoin était, que dès cette époque il était engagé dans la direction qui conduisait au *Plan* de 1822. Plus encore, en nous aidant à comprendre ce qui l'a poussé à voir dans l'auteur de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, et non dans Saint-Simon, son «prédécesseur immédiat», il nous éclaire sur la question de savoir ce que Comte a pu apprendre de si important de Condorcet, qu'il ne trouvait pas chez Saint-Simon ? Le *Plan* de 1822 fournit une réponse on ne peut plus explicite : «La conception générale du travail propre à élever la politique au rang des sciences d'observation a été découverte par Condorcet» (Comte, 1970, p. 297). Alors même qu'il n'était pas encore brouillé avec celui à qui il servait de secrétaire, c'est à l'auteur de l'*Esquisse* que Comte attribue le mérite d'avoir le premier conçu la réponse au problème qu'il se posait. Deux années plus tard, à d'Eichthal, qui vient de lui faire découvrir Johann G. Herder, Comte déclare vouloir insérer, dans la suite de l'*Opuscule* auquel il travaillait alors, «comme complément de la première partie, un jugement sur l'École allemande et sur Herder comme prédécesseur de Condorcet, mon prédécesseur immédiat» (1973-1990, t. 1, p. 106 – lettre du 4 août 1924 ; c'est moi qui souligne). Le fait de se réclamer de Condorcet apparaît donc très tôt, puisqu'il est inséparable de la constitution d'une politique positive, et, contrairement à ce qu'on laisse le plus souvent entendre, il est alors destiné non à minimiser l'influence de Saint-Simon mais à attirer l'attention sur ce que Comte considère comme central chez lui : la fondation d'une politique positive sur la dynamique sociale, où «l'humanité [est conçue] comme un seul peuple».

Chercher à comprendre quel sens il peut y avoir à faire de Condorcet le prédécesseur de Comte ne signifie bien entendu pas minimiser la dette de ce dernier envers Saint-Simon. Comme le remarque encore Halévy «la tendance d'Auguste Comte est trop manifeste à constater scrupuleusement toutes les influences qu'il a subies, à l'exception de celle qui fut véritablement décisive : à savoir, celle de Saint-Simon» (Halévy, 1938, p. 44). L'ingratitude de Comte envers ce dernier est patente. Sur ce point, il n'y a plus personne aujourd'hui pour prendre sa défense. Une position comme celle de Gouhier est à resituer dans le contexte d'un conflit disciplinaire entre philosophie et sociologie : il s'agissait pour lui de combattre l'interprétation durkheimienne. Aussi, tous ceux qui travaillent sur Comte seront reconnaissants aux éditeurs de leur avoir offert un outil permettant de mieux mesurer cette influence. Souhaitons que l'on puisse disposer bientôt d'une étude comparative montrant en détail ce que Comte a emprunté à Saint-Simon et ce qu'il en a fait.

Pour cela, encore faudrait-il ne pas prêter à Saint-Simon des idées dont on a toute raison de penser qu'elles viennent de Comte. En ce qui concerne les réattributions à Saint-Simon de textes jusqu'alors attribués à Comte, il semble pourtant que les éditeurs se soient imprudemment avancés. Il importe de considérer simultanément deux faits. D'un côté, la grande proximité qui a existé un temps entre les deux hommes les a amenés à pratiquer «l'écriture à quatre mains» ; ce qui fait que, comme le notent les éditeurs, l'existence d'un manuscrit autographe ne fait pas nécessairement preuve (OC, vol. 4, p. 2111). Mais, d'un autre côté, pour entreprendre de déposséder Comte de ce qui lui appartient, invoquer la «co-autorialité» ne suffit pas ; il faut produire des arguments précis et convaincants. J'espère avoir montré que les innovations proposées ne satisfont pas cette exigence. L'erreur est d'autant plus regrettable qu'elle va contribuer à conforter une tradition, déjà ancienne, qui donne à Saint-Simon des textes écrits par Comte<sup>12</sup>. Ces remarques, faut-il le répéter, ne mettent pas en cause la qualité des quatre volumes en question. Même avec ses «coquilles», qu'il conviendrait de corriger s'il devait y avoir une nouvelle édition<sup>13</sup>, il s'agit d'un ouvrage indispensable à quiconque veut étudier le positivisme de façon un tant soit peu approfondie.

12 C'est ainsi, par exemple, que Jean Dautry (1951, p. 80-82), tout excellent historien qu'il était, n'hésite pas à donner comme de Saint-Simon un extrait de la *Sommaire appréciation* de 1820, sans mentionner qu'il puisse y avoir un problème, ni même en être conscient, semble-t-il. La remarque de Pickering citée *supra*, n. 7, apparaît donc justifiée. On ne grandira pas Comte en minimisant sa dette envers Saint-Simon mais, de même, on ne grandira pas Saint-Simon en lui attribuant ce qui revient à Comte.

13 Voir, par exemple, OC, vol. 4, p. 3326-3327 : Comte n'est pas mort en 1850, mais en 1857. Quant à Jean Bertrand, il se prénomme en fait Joseph.

## BIBLIOGRAPHIE

- BAZARD St-A. et al., 1832, *Doctrine de Saint-Simon. Exposition, 1<sup>re</sup> année (1828-1829)*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Au bureau de l'Organisateur.
- BOURDEAU M. et FINK B., 2008, «De l'industrie à l'industrialisme: Benjamin Constant aux prises avec le saint-simonisme», *Œuvres et Critique*, 33-1, p. 61-78.
- COMTE A., 1970, *Écrits de jeunesse (1816-1828)*, Paris-La Haye, Mouton.
- , 1973-1990, *Correspondance générale et Confessions*, 8 t., Paris, EHESS et Vrin.
- , 2012 (1840), *Cours de philosophie positive, Leçons 46-51*, Paris, Hermann.
- DAUTRY J., 1951, *Saint-Simon. Textes choisis*, Paris, Éditions sociales.
- FOURNEL H., 1833, *Bibliographie saint-simonienne*, Paris, Johanneau.
- GOUHIER H., 1931, *Vie d'Auguste Comte*, Paris, Gallimard.
- , 1941, *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, t. 3, Paris, Vrin.
- HALÉVY É., 1938, *L'Ère des tyrannies*, Paris, Gallimard.
- LITTRÉ É., 1863, *Auguste Comte et la philosophie positive*, Paris, Hachette.
- PICKERING M., 1993, *Auguste Comte: An Intellectual Biography*, vol. I, Cambridge, Cambridge University Press.